422

Les
petits acteurs

LES
PETITS ACTEURS,
OU
LES MERVEILLES A LA MODE,
COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, BRAZIER ET DUMERSAN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 28 MAI 1822.

PRIX : 1 FRANC. 50 C.



PARIS,
CHEZ J-N. BARBA, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, n°. 15.

1822.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MICHON, menuisier-tourneur...	M. POTIER.
Madame MICHON, sa femme...	Mlle. FLORE.
JAQUOT, leur fils..............	Léopold BOUGNOL.
PIERRETTE, leur fille	La petite AUGUSTINE.
COCO, petit voisin	Le petit ACHILLE.
AUGUSTE, comédien de province	M. ARNAL.
ADÈLE, sa femme, comédienne .	Mlle. MARIA.
M. FLORICOUR, directeur d'un arrondissement dramatique	M. CAZOT.
Un Garçon pâtissier	M. GEORGE.
Paysans, Paysannes.	

La scène se passe à Pantin près Paris.

IMPRIMERIE DE HOCQUET.

LES PETITS ACTEURS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente une Place de village. A gauche du Spectateur la maison de Michon sur laquelle on lit : MICHON, MENUISIÉ TOURNEUR, CHAMBRE GARNIE A PIÉ ET A CHEVAL. *devant la maison, un Etabli, quelques chaises, un banc.*

SCÈNE PREMIÈRE.

ADÈLE, AUGUSTE, *se donnant le bras et arrivant du fond du théâtre; Adèle porte une ombrelle et Auguste une brochure.*

AUGUSTE, *déclamant.*

« Oui, puisque je retrouve un ami si fidèle, ma fortune va » prendre (*il cherche*) ma fortune!... C'est inconcevable, je ne peux pas me fourrer cela dans la tête.

ADÈLE.

Laisse donc là tes rôles et tes études pour un moment.

AUGUSTE.

Il faut bien que je repasse mon répertoire ; d'un moment à l'autre nous pouvons recevoir des nouvelles de M. Trichard, le correspondant des spectacles.

ADÈLE.

Lui as-tu bien marqué que nous étions à Pantin ?

AUGUSTE.

Oui, oui, sois tranquille, je lui ai bien donné notre adresse, chez M. Michon, menuisier-tourneur en face la grille du parc.

ADÈLE.

Cette petite promenade me fait grand bien.

AUGUSTE.

Ma chère Adèle, je vois avec plaisir que tu retrouves tes

moyens, et qu'à Pâques tu pourras reprendre tes Dugazon. As-tu retrouvé ton *la*?

ADÈLE.

Je puis même monter jusqu'au *si*. (*Elle fredonne*)

AUGUSTE.

Allons, jusqu'à ce que nous rejouïons la comédie, prenons l'air de Pantin; le loyer n'est pas cher, et l'hôte est fort divertissant.

ADÈLE.

Pourquoi ne lui as-tu pas dit que nous étions artistes, cet homme à l'air de les aimer.

AUGUSTE.

C'est vrai, sa boutique et la chambre qu'il nous a louée sont tapissées des caricatures de toutes les pièces nouvelles; mais je crois que sa femme ne partage pas ses goûts.

AIR : *Vaud. du printems.*

En vain de plus d'un camarade,
Notre hôte achète le portrait,
Elle met en capilotade
Cadet Roussel, Boissec, Hamlet;
Et l'autre jour, dans son délire,
Pour couronner tous ses exploits,
Elle a déchiré le Vampire
Et brûlé le père Sournois.

En attendant, M. Trichard ne nous répond pas, et notre quinzaine de pension est échue.

ADÈLE.

Est-ce que M. Michon t'a demandé de l'argent?

AUGUSTE.

Non, mais sa femme m'en a touché deux mots.

(*On entend du bruit dans la maison de Michon.*)

ADÈLE.

Quels cris!

AUGUSTE.

C'est madame Michon qui commence son sabat.

SCÈNE II.

Les Mêmes, Madame MICHON, *sortant en colère, un panier à la main.*

MAD. MICHON.

Que le diable emporte tous les hommes.

AUGUSTE, *gaîment.*

En vous remerciant, madame Michon. Qu'est-ce que les hommes vous ont donc fait ?

MAD. MICHON.

Ils m'ont fait .. ils m'ont fait enrager.

ADÈLE.

Contre qui en avez-vous donc ?

MAD MICHON, *allant à la porte de la boutique.*

J'verrons si t'es le maître et si j'sommes la maîtresse.

AUGUSTE.

Ah! c'est contre votre mari que vous grondez ?

MAD. MICHON, *posant son panier.*

Et contre qui donc... les maris ne sont-ils pas la plus pire espèce qu'il y ait sur terre?

AUGUSTE.

Toutes les femmes ne disent pas ça, et mon épouse....

MAD. MICHON.

Ah! ben, si elle ne le dit pas, elle le pense peut-être.

ADÈLE.

Ah! ça, mais, madame Michon, vous êtes toujours après ce brave homme, ce n'est pas bien... vous le dégoûterez de son ménage.

AIR : *de Mademoiselle Lecomte.*

Songez que nous ne sommes
Rien avec la rigueur,
Qu'on doit, avec les hommes,
Suivre un peu leur humeur,
L'un veut paraître tendre,
L'autre se courroucer,
Il faut savoir en prendre
Et savoir en laisser.

AUGUSTE.

Même air.

C'est comme avec les dames,
Leur esprit est malin,
Qui connait bien les femmes
N'a jamais de chagrin ;
L'une veut nous entendre,
L'autre nous repousser,
Il faut savoir en prendre
Et savoir en laisser.

Mad. MICHON.

Vous parlez bien comme des jeunes gens ; mais si vous aviez des enfans et qu'on ne voulît pas vous les laisser élever à votre guise...

AUGUSTE.

Qui peut vous en empêcher ?

Mad. MICHON.

C'est que je ne sommes pas d'accord, mon homme et moi.

ADÈLE.

Il a tort.

AUGUSTE.

Sans doute.

Mad. MICHON.

Il a été à Paris, il y a deux mois : là, un menuisier de ses amis l'a mené voir une maison de comédie où ce qu'il y a des enfans qui joussent, et pis il a vu aussi un petit enfant qui jousse du violon.... et pis un autre qui jousse....

AUGUSTE.

Qui jousse.... n'écorchez donc pas votre langue comme cela.

Mad. MICHON.

N'ayez pas peur, elle est bonne : tant il y a qu'on l'y a dit que ces petits-enfans là, c'étaient des prodiges et des merveilles, et qu'il s'est mis dans la tête de faire un prodige de not'petit Jaquot, et une merveille de not'petite Pierrette.

ADÈLE.

Eh ! bien, s'il y réussit, il fera sa fortune.

Mad MICHON.

Oui, c'est ce que mon homme me rabâche aux oreilles du matin au soir, il me dit comme ça.

Air : *Vaud. de Fanchon.*

C'est la nouvell' méthode,
L's enfans sont à la mode,
On leur fait débiter d' grands mots;
Paris et la province
Veulent pour acteurs des marmots,
Et plus l'enfant est mince
Plus il rapporte gros.

ADÈLE.

Dame, si vos enfans ont des dispositions ?...

Mad. MICHON.

Oui, mais il tire les bras de mon petit Jaquot que c'est une pitié, il remue ma petite Pierrette que ca me fait de la peine, il leux y fait réciter des grands mots de tarjeudie que les enfans n'y comprenont rien ni moi non plus; et pis son état de menuisier ne va pas, nos chambres garnies ne se remplissent pas, je n'voyons pus que des visages qui nous payent en belles paroles, enfin j' n'avons plus le sou à la maison; ça me fait penser que votre quinzaine est finie depuis huit jours.

AUGUSTE.

J'en parlais à mon épouse. Dans huit jours ça fera un mois.

Mad. MICHON.

Voyez s'il ira chez M. de Blinville; il y a de l'argent à gagner, cependant, pour finir de monter le théâtre.

ADÈLE.

Hein, qu'es-ce que parlez-vous de théâtre ?

Mad. MICHON.

Ah! c'est que c'est aujourd'hui la fête à M. Blinville, le propriétaire de c'te jolie maison qui est en face, et tous les ans, sa femme lui fait une pièce et lui jousse une comédie.

AUGUSTE, *à sa femme.*

Dis donc, Adèle, si nous allions par là, il y aura peut-être un cachet à gagner.. Madame Michon, vous nous ferez diner à deux heures, à la campagne on a de l'appétit.... comme l'air de Pantin est vif!

Mad. MICHON.

C'est à cause du canal.

ADÈLE.

Nous mangeons beaucoup depuis que nous y sommes.

MAD. MICHON.

Oui, ça va bien.

AUGUSTE.

AIR : *Un homme dont l'âme est commune.*

A l'appétit tout nous provoque,
Voyez comme Adèle a bon teint,
Tous les ans, à pareille époque,
Vous nous reverrez à Pantin.

MAD. MICHON, *à part.*

Ils sont comme en pays d' Cocagne,
Ils mang't et boiv't sans payer rien,
(*Haut.*) Vous devriez changer d' campagne,
On dit qu' ça fait beaucoup de bien.

AUGUSTE, ADELE.

A l'appétit tout nous provoque,
Voyez comme Auguste / Adèle a bon teint,
Tous les ans, à pareille époque,
Vous nous reverrez à Pantin.

(*Ils sortent.*

SCENE III.

Madame MICHON, Seule.

Par exemple, s'ils comptent revenir l'année prochaine, ils se trompent; c'est mon mari qui m'a amené ces gens-là.. et je leur en veux parce qu'ils approuvent toutes ses idées de comédie, je leur ai dit qu'on la jouait ici à côté, v'là qu'ils y courent.

SCÊNE IV.

Madame MICHON, MICHON.

MICHON, *sort de sa boutique un livre à la main.*

Jaquot.. Jaquot... veux-tu venir ici, petit ostiné, viens que je te fasse répéter, (*il aperçoit sa femme.*) Ah! vlà ma femme, va-t-en.

MAD. MICHON.

J' t'y prends encore à tourmenter c' t'enfant, veux-tu le laisser tranquille, Michon.

MICHON.

Ecoutez, Madame, ma bonne femme, mon excellente épouse, vous êtes une bonne ménagère, mêlez-vous de votre pot au feu... et laissez-moi décalquer à mon fils les principes de l'art...

Mad. MICHON.

Tu l'empêches d'aller à l'école.. il savait déjà son A. B. C. tout couramment.

MICHON.

Est-ce qu'on a besoin de savoir lire pour jouer la comédie? pas plus qu'on n'a besoin de savoir écrire pour en faire.

Mad. MICHON.

Qu'est-ce qui t'a dit ça?

MICHON.

C'est quelqu'un, c'est un ami qui n'est pas d'ici; tu n'es pas obligée de connaître mes relations extérieures.

Mad. MICHON.

Je parierais bien que c'est cet enragé de Varlope, qui te mène dans les comédies, quand tu vas à Paris.

MICHON.

Eh! bien, oui, c'est Varlope, c'est lui qui me mène au théâtre de la rue Chanterelle et chez tous ceux de M. Seveste; il y joue même quequefois...plût z'au ciel que j'eusse le talent d'y jouer comme lui. Ah! qu'il a été beau, que ce coquin-là était beau dans l'arcade du Barbier de Siville... il avait une grande collerette à gros plis et une houssine à la main... et des moustaches; il n'a rien dit, il n'a pas dit un traitre mot, mais son costume parlait pour lui...

Mad. MICHON, *les bras croisés.*

As-tu bientôt fini!

MICHON.

C'est malheureux que l'hasard n'a pas permis que je fusse t'assez heureux pour poursuivre c'te carrière, mais j'espère bien y jeter mes enfans; oui, mes enfans avant peu seront dans la carrière, ou ils diront pourquoi, et je ne dis pas que

je ne m'y jeterai pas après eux; je sais bien ce que je peux faire avec ma poitrine et mes moyens pour chanter dans les tabliers.

Mad. MICHON.

Je te conseille de ne jamais le quitter ton tablier.

MICHON.

Non, les tabliers, c'est l'emploi de M. Chenard dans l'opéra comique, c'est le Tonnelier, le Maréchal.. je parie que je fais le Diable-à-quatre.

Mad. MICHON.

Tu le fais assez à la maison, t'es menuisier, fais ton état.

MICHON.

Laisse-moi donc, (*prenant une voix de basse taille.*)

AIR : *Tu ne vois pas, jeune imprudent.*

Envers un vulgaire métier,
Est-il possible que tu penches ?
Dis-moi, queq' c'est qu'un menuisier ?
Ce n'est qu'un raboteur de planches.
En moi l'art a son partisan,
C'est en vain qu'à l'art tu résistes,
Je ne suis qu'un mince artisan,
Mais mes enfans seront artistes.

Mad. MICHON.

Le vl'à parti... Michon, je ne voulons pas de ces singeries-là.

MICHON.

Singeries... eh bien ! c'est avec ces singeries-là que je veux manigancer notre fortune.

Mad. MICHON.

Est-ce que c'est à des pauvres petits innocens à travailler pour nous, est-ce que j'avons pas des bras?

MICHON.

J'avons, j'avons... Dieu qu' ça fait mal d'entendre parler comme ça... moi qui a le sentiment du beau.... que je suis malheureux d'avoir épousé une paysanne.. apprends leurs-y à parler... ça sera superbe.

Mad. MICHON.

Certainement que je leurs apprendrons. . .

AIR *des Pierrots.*

J' me moquons de ton inloquence ,
Va , j'en savons autant que toi ;
Pour élever nos enfans, j' pense ,
On peut s'en rapporter z'à moi.
Sur le stile y s' peut qu'on m' condamne ;
Mais il vaut mieux, je t'en prévien,
Leur prêcher l' bien en paysanne ,
Qu' leur prêcher l' mal en parlant bien.

MICHON, *avec douceur.*

Ma bonne amie , tu ne veux pas entendre que les petits enfans joussent maintenant de grands rôles. . . lis les journaux.

Mad. MICHON , *en frappant du pied.*

Je ne sais pas lire.

MICHON.

Eh ! bien ne les lis pas. . . ne t'amuse pas à ça : mais ils sont tous d'accord sur le grand mérite des petits enfans!. . . Vois ce petit bonhomme, ce grand joueur de violon , eh ! bien voilà huit ans que cet enfant de neuf ans fait l'admiration de toutes les Cours de l'Europe ; tiens , veux-tu un contraste plus frappant encore. . . le géant qui s'est fait voir à la foire dernière.

Mad. MICHON.

Tu vas peut-être me dire que c'est un enfant ?

MICHON.

Non , je ne dirais certainement pas une bétise pareille ; mais tu conviendras avec moi , si tu es de bonne foi , qu'il a été enfant dans son enfance , et que si on ne l'avait pas encouragé , il ne serait peut-être pas aujourd'hui. . .

Mad. MICHON.

Eh bien , voyons , où veux-tu en venir ?

MICHON.

A te prouver que notre petit Jaquot, en grandissant, peut devenir. . .

Mad. MICHON.

Un géant peut-être ?...

MICHON.

Non, mais un grand acteur; et notre petite Pierrette une grande actrice.

Mad. MICHON.

Eh! bien moi, je te vas dire que...

MICHON.

Que quoi ?

Mad. MICHON.

Air : *Vaud. du Savetier.*

Que mon petit Jaquot, j'espère,
Aura dans les mains un métier ;
Et qu' ma Pierrette, comm' sa mère;
N'épousera qu'un ouvrier.
Il faudra qu' tu changes de note,
Tu n' f'ras pas, malgré ton caquet,
De ma Pierrette une linotte
Et d' mon Jaquot un perroquet.

Je vas au marché. (*Elle reprend son panier.*)

MICHON.

Marche au marché. (*Elle sort.*)

SCENE V.

MICHON, seul. *Prend une chaise et s'assied au milieu du théâtre.*

Il est pénible pour un père.... menuisier-tourneur à la vérité, mais dont toutes les idées se tournent vers l'art si délicieux des Préville et des Mollet; des Mollet surtout, il est pénible dis-je, d'avoir pour épouse une femme, je ne dirai pas grossière, mais commune; petites vues.. petites idées, je ne suis pas avec elle dans ma sphère; ça sait mettre un pot au feu, blanchir, coudre, tricotter .. c'est honnête, ça a bien soin de moi, ça a bien soin de ses petits enfans, mais v'là tout; il y a beaucoup de femmes qui n'en font pas autant, pas même la moitié, pas même le quart, mais qu'est-ce que c'est que ça ? je le demanderai à tout le monde du

monde... c'est bien... mais voilà tout encore une fois. Ça fait plaisir au cœur.. mais ça ne flatte pas l'amour propre. Allons, allons, profitons de ce qu'elle est dehors pour donner une leçon à mon petit bonhomme. (*Il l'appèle.*) Petit.... viens, mon ami... viens...

SCENE VI.

MICHON, JAQUOT *en petite veste, sabots et bonnet de coton.*

JAQUOT.

Me v'là, papa.

MICHON, *assis.*

Nous allons travailler, ce matin. As-tu déjeûné, Jaquot?

JAQUOT.

Oui, papa.

MICHON.

Et de quoi?

JAQUOT.

Du pain sèche.

MICHON.

Ah! tu n'as donc pas été sage, que ta maman t'a puni?

JAQUOT.

Si, c'est parceque je déclamais de la comédie avec ma petite sœur.

MICHON.

Du pain sec.. viens, faible roseau (*il le serre dans ses bras*) si jeune, déjà victime de l'art... je te donnerai du jambon à dîner... mais ne le dis pas à ta maman. Voyons, qu'est-ce que nous allons travailler ce matin? le tragique ou le comique; qu'est-ce que tu aimes le mieux, le tragique ou le comique?

JAQUOT.

J'aime mieux le comique.

MICHON.

T'es un farceur à ce qu'il paraît. Si je lui apprenais quelques scènes du Menteur.....

JAQUOT.

Je ne veux pas, maman m'a défendu de mentir.

MICHON.

Défendre à cet enfant de... voyons un peu du Joueur.

JAQUOT.

Maman ne veux jamais que je joue.

MICHON, *à part.*

Au fait, c'est un bien vilain défaut, Dieu le préserve d'avoir cette passion-là. (*Haut.*) Tu vas faire le raisonneur ?

JAQUOT.

Maman m'a dit, si tu raisonnes, Jaquot, t'auras affaire à moi.

MICHON.

Fait le Médecin.

JAQUOT.

Je ne suis pas méchant.

MICHON *à part.*

Diable, ça devient embarrassant, ça va entraver le répertoire. (*haut*) Allons, voyons, dis-moi tout bonnement ta tirade du Misantrope.

JAQUOT.

Comme hier ?

MICHON.

Non, mieux qu'hier, tu n'étais pas bon hier... l'art est progressif, il ne faut pas avoir l'air de dire que c'est un système, l'art est progressif; donc il faut que tu fasses des progrès... Voyons, Monsieur, tenez-vous droit... bien... tenue de premier rôle... penchez-vous sur la hanche... pas tant... les mains libres... joue avec tes mains, (*l'enfant joue avec ses mains*) Non, de la grâce, du moëleux, fais l'évantail (*l'enfant l'imite*) et parle en même temps... je vais te donner ta réplique.

« Vous savez quel est notre traité,
« Parlez-moi, je vous prie, z'avec sincérité.

JAQUOT, *déclamant.*

« Monsieur, cette matière est toujours délicate,
« Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte;
« Mais un jour à quelqu'un, dont je tairai le nom,
« Je disais en voyant des vers de sa façon:
« Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire
« Sur les démangeaisons (*il se gratte le menton.*)

MICHON.

Ne te gratte donc pas.

JAQUOT, *reprenant.*

« Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire.
« Qu'il faut tenir la bride...

SCENE VII.

Les Précédens, PIERRETTE, *en petite paysanne, elle tient un sabot et un fouet à la main.*

JAQUOT, *apercevant Pierrette.*

Mon fouet... mon fouet... papa, elle a mon fouet...

MICHON.

A-t-on idée d'une disparate pareille.. venez ici, Célimène... laissez ce fouet et ce sabot, (*il jete le fouet et dit à Jaquot.*) Tu auras le fouet si tu dis bien ton Misantrope.

PIERRETTE, *ramasse le fouet.*

Qu'est-ce qui faut dire, papa?

MICHON.

Ta grande coquette, ma petite... allons, Jaquot, donnez la replique à votre sœur... Charmante, cette petite, quel physique d'amoureuse ça vous aura.

JAQUOT.

« Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obséder,
« Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

PIERRETTE.

« Des amans que je fais, me rendez-vous coupable,
« Dois-je empêcher les gens de me trouver aimable;
« Et, lorsque pour me voir, ils font de doux efforts,
« Dois-je prendre un bâton...

JAQUOT, *apercevant son fouet.*

Papa, je vois le manche de mon fouet.

MICHON.

N'interrompez pas votre sœur.

PIERRETTE, *continuant et le menaçant avec le fouet.*

« Dois-je prendre un bâton pour les mettre déhors.

JAQUOT *veut prendre le fouet des mains de sa sœur.*

MICHON, *s'emparant du fouet.*

Voilà donc pourquoi nous avons les bras si roides..... Allons, allons, ils n'iront pas trop mal;.. mes enfans, vous allez débuter aujourd'hui devant une brillante société; du premier pas que vous allez faire dans cette nouvelle carrière, dépendra le sort de votre vie toute entière.... et celui de votre famille...

« La comédie est belle,
« Et je ne trouve rien de condamnable en elle etc.

Vous savez que je vous ai acheté à Paris de jolis petis habits de comédie... ils sont cachés chez la voisine Chopin, dont le petit bonhomme est votre camarade; vous allez la prier de vous mettre dessus le costume ainsi que son petit Coco.

AIR *de la Piété filiale.*

Mes chers enfans, habillez-vous,
Vous serez très-bons, je l'espère,
Suivez toujours les avis d'un bon père,
Je vous promets les succès les plus doux.
Si votre mère fait scandale,
N'écoutez que moi seul, ce soir,
Moquez-vous d'elle et remplissez l' devoir
De la piété filiale.

Venez m'embrasser (*il les embrasse*) et priez la voisine de vous débarbouiller.

(*Les enfans entrent chez la voisine.*)

SCÈNE VIII.

MICHON, *il les regarde aller, et chante.*

« Que je suis heureux d'être père,
« Mon fils est mon consolateur.

Ces pauvres enfans, ils ne se doutent guères qu'à trente six ans ils auront chacun trente ans de service... ils seront encore tout jeunes et jouiront de tous les avantages des vieux comédiens.; ils auront déjà leur petite pension, ils n'auront plus qu'à s'occuper de leur représentation de retraite. Ils prendront un acteur d'un côté, un acteur d'un autre, ils choisiront des pièces de différens théâtres, ils se feront chacun vingt à vingt cinq mille francs, et ils iront planter leurs choux avec cela. Allons mettre un habit, la tenue fait beaucoup pour la considération.

SCENE IX.

FLORICOUR.

Quel métier fatigant que celui d'un directeur de spectacle ambulant, quand il n'a pas voiture; il y a une bonne trotte de Paris à Pantin; mais ce ne sera rien si je trouve ici ce qu'il me faut. Dire que mon Elleviou est tombé tout à plat à Arras.. C'est fini, il n'y a plus d'Elleviou.. et mon ingénuité s'avise de partir pour l'Angleterre, en arrivant à Calais ma campagne sera manquée et moi ruiné. Heureusement que mon correspondant m'envoie ici où je dois trouver deux jolis sujets, (*tirant sa lettre*) chez monsieur Michon menuisier-tourneur, à Pantin, vis-à-vis la grille. Ma foi, c'est là. (*Il frappe.*)

SCENE X.

FLORICOUR, MICHON, *en habit.*

FLORICOURT.

Monsieur Michon, s'il vous plaît.

MICHON.

Monsieur, c'est moi-même, menuisier-tourneur, à votre service, Monsieur veut-il un jeu de siam, une boule, des quilles?

FLORICOUR.

Non, ce n'est pas ça qui m'amène.

MICHON.

De quoi s'agit-il?

FLORICOUR.

Monsieur, vous avez chez vous des jeunes comédiens?

MICHON.

Oui, Monsieur.... vous savez cela.... est-ce que vous seriez dans la partie?..

FLORICOUR.

Je me nomme Floricour, ancienne haute-contre dans

l'opéra, et maintenant directeur privilégié exploitant le sixième arrondissement.

MICHON.

Monsieur est un ancien Colin... vous avez eu tort de quitter l'emploi sitôt... Directeur, ah! diable, c'est joli.

FLORICOUR.

Monsieur, j'ai besoin de deux premiers sujets, et mon correspondant m'adresse chez vous, où je dois les trouver.

MICHON.

Monsieur, vous ne pouviez pas mieux tomber, c'est avec moi que vous allez traiter.

FLORICOUR.

Avec vous?

MICHON.

Oui, Monsieur; c'est mon fils et ma fille, c'est moi qui est le père des enfans.

FLORICOUR.

Enchanté, Monsieur, car on en dit beaucoup de bien; avez-vous de grandes prétentions?

MICHON.

Monsieur, vous savez qu'à présent on n'a plus ce qu'on appelle les artistes, pour un morceau de pain... les talens se payent.

FLORICOUR.

Ce sont donc de grands taleus?

MICHON.

De grands.... non.... je mentirais; mais c'est comme cela qu'on les veut aujourd'hui: on n'en veut pas davantage.. d'ailleurs, Monsieur, qu'est-ce que c'est què le talent?

FLORICOUR.

Tout le monde sait ça... le talent c'est..

MICHON.

Du tout, vous vous trompez, ce n'est pas ça.. vous apprenez un rôle, vous arrivez sur un théâtre quelconque, vous entrez en scène; si on vous applaudit vous avez du talent, si on ne vous applaudit pas, bonsoir.

FLORICOUR.

Oui, le talent d'être applaudi : Monsieur, je ne doute pas que vos jeunes acteurs n'en aient beaucoup, mais...

MICHON.

Que vous me faites mal de parler comme ça Monsieur ; du talent, c'est commun : mais mes enfans.. c'est à dire que c'est colossal, c'est à vous renverser, c'est à vous casser bras et jambes... quand j'entends mes enfans me dire de la comédie, je reste là comme un imbécille, et vous les entendriez... que cela serait absolument la même chose.

FLORICOUR.

Ah çà, j'espère qu'ils savent leur emploi, le répertoire des Français, le grand trottoir ?

MICHON.

C'est sur le grand trottoir qu'ils vont le mieux, je les exerce toujours sur le grand trottoir ; d'ailleurs, ils jouent aujourd'hui pour la fête de M. de Blinville ; dans un quart d'heure ils répéteront généralement et même en costume, devant les domestiques de la maison et quelques voisins qui sont curieux de les entendre.

FLORICOUR.

Je les verrai, mais stipulons toujours ; (*à part*) ne manquons pas cette affaire-là ! (*haut.*) Pour assurer notre marché voulez-vous accepter des avances ?

MICHON.

Ah ! des avances... ça s'accepte toujours... quitte à les garder si on ne s'arrange pas.

FLORICOUR.

Voilà cinq pièces d'or de 20 francs, ce qui fait...

MICHON.

Ça fait cent francs (*à part*) c'est bien joli ! il faut encore poser bien des tablettes et des tassaux pour ça.

FLORICOUR.

Donnons-nous parole...

MICHON.

D'honneur, Monsieur...

SCENE XI.

Les Précédens, Madame MICHON.

Mad. MICHON.

Voyons, grand paresseux, queq'tu fais encore là ? à jaser devant ta porte avec les étrangers, les passants ; on te demande chez M. de Blinville à corps et à cris pour finir ce théâtre ; un théâtre, ça devrait pourtant t'engager à y aller.

MICHON.

J'y vais.

Mad. MICHON, *le poussant.*

Tout de suite, on t'attend.

MICHON.

J'y vais, te dis-je... mais salue donc monsieur, remercie-le...

Mad. MICHON.

Pourquoi ?

MICHON.

Il engage nos enfans, j'ai des avances, c'est superbe, je vais chez M. de Blinville, (*à Floricour.*) et je reviens pour ce que vous savez...

FLORICOUR.

Vous n'aurez pas à vous repentir d'avoir contracté avec moi ; je suis le père des artistes.

MICHON.

Et moi le père des enfans. (*Il sort.*)

SCENE XII.

Mad. MICHON, FLORICOUR.

Mad. MICHON.

Monsieur, pourriez-vous me dire si mon mari est fou ?

FLORICOUR.

Ah ! vous êtes madame Michon ?

Mad. MICHON.

Pour vous servir.

FLORICOUR.

Non, madame, votre mari dit la vérité ; je viens de traiter avec lui ; j'ai engagé ses enfans, je les emmène demain.

Mad. MICHON,

Mes enfans engagés ?

AIR : *de la Légère.*

Je suis mère, (*bis.*)
Monsieur craignez ma colère,
Je suis mère, (*bis.*)
Et je défends
Mes enfans.

FLORICOUR.

Mais quand on a du bon sens,
On écoute.

Mad. MICHON.

Oui sans doute.

FLORICOUR.

J'ai les droits d'un directeur.

Mad. MICHON.

D'une mère j'ai le cœur.

FLORICOUR.

Si dans trois jours ils n'arrivent,
Le dédit leur donne tort.

Mad. MICHON, *à part.*

Si par malheur ils le suivent,
Ils auront le fouet bien fort.

Ensemble.

Je suis mère, etc.,

FLORICOUR.

D'une mère, (*bis.*)
Il faut craindre la colère,
Mais ma chère, (*bis.*)
Qui se dédira
Payra.

SCENE XIII.

Les Mêmes, AUGUSTE, ADÈLE.

AUGUSTE.

Eh! mon dieu, qu'avez-vous donc à disputer.

FLORICOUR.

Madame, vous me mettez dans le plus grand embarras.

Mad. MICHON.

Prenez des acteurs où voudrez : mais ce ne sera pas chez nous.

AUGUSTE.

Des acteurs ? qui êtes-vous donc, monsieur, s'il vous plaît ?

FLORICOUR.

Le directeur du 6e arrondissement; j'arrive ici avec une lettre de M. Trichard, mon correspondant. J'espère y trouver un Elleviou et une St.-Aubin....

AUGUSTE.

Eh! monsieur, nous voilà, c'est nous-même que le correspondant vous a indiqués.

FLORICOUR.

Vous, jeunes gens! ah! vous augmentez mes regrets.

Mad. MICHON.

Qu'est-ce qu'il dit donc!

FLORICOUR,

Jeune homme, vous avez une tournure charmante, avons-nous avec cela un peu de voix...

AUGUSTE.

Ordinairement je joue la tragédie.

FLORICOUR.

Vous devez chanter un peu.

AUGUSTE.

Il est vrai que je chante quelquefois.

FLORICOUR.

Essayez.

AUGUSTE, *chante.*

» Oui, c'en est fait, je me marie.. »

FLORICOUR.

C'est bien. (*à part.*) Mon Elleviou qui est tombé ne montait pas si haut que cela. (*à Adèle.*) Et vous, madame, voulez-vous, s'il vous plaît, me donner un échantillon ?

ADÈLE, *chantant.*

» Tu ne quitterais pas Marton. »

FLORICOUR, *continuant.*

»Fi donc, fi donc. » C'est très-bien.. une voix fraiche, exercée. Madame, j'ose vous prédire un très-beau succès, vous ferez les délices de toute la garnison. (*Passant auprès de madame Michon.*) Madame Michon, ne vous opposez pas à ce que je les engage !

Mad. MICHON.

Laissez-moi donc tranquille ! il veut engager tout le monde !

AUGUSTE.

Pourquoi demander son consentement ?

FLORICOUR.

J'avais tout arrangé avec votre père; mais elle s'y refuse.

ADÈLE.

Comment, notre père !

AUGUSTE, *à Mad. Michon.*

Pourquoi donc empêcher, monsieur, de nous engager?

FLORICOUR.

Voyons, madame, parlez vous-même à vos enfans.

Mad. MICHON.

Mes enfans ! est-ce que j'ai l'air de leur mère, malhonnête.

FLORICOUR.

Que m'a donc dit votre mari, avec ses deux jeunes artistes ?

Mad. MICHON.

Ses jeunes artistes ! ah ! j'y suis (*Elle part d'un grand éclat de rire.*) C'était monsieur et madame que vous veniez chercher, et mon mari a cru bonnement que vous parliez de ses bambins.

AUGUSTE.

De votre petit Jacquot ?

ADÈLE.

De votre petite Pierrette ?

FLORICOUR.

La drôle de méprise... Il y a donc ici d'autres acteurs.

Mad. MICHON.

Oui, de six à sept ans, et moi qui croyais...

FLORICOUR.

Ainsi voilà mes comédiens ?

Mad. MICHON *riant.*

Oui, oui, et vous les emmènerez quand vous voudrez.

AUGUSTE.

Nous sommes à vos ordres, monsieur.

Mad. MICHON.

Chut ! v'là mon homme, ses acteurs ne sont pas loin ; ne dites rien et amusons-nous à ses dépens.

SCENE XIV.

Les Mêmes, MICHON, Paysans, Paysannes, Domestiques.

CHŒUR.

AIR : *du Pâris de Surêne.*

Chez Michon y a spectacle,
J'accourons au galop,
Voir fair' plus d'un miracle,
A Pierrette et Jacquot.

LES HOMMES.

On dit qu' Jacquot a des habits,
Tout couverts d'or et de rubis ?

LES FEMMES.

On dit qu' Pierrett' f'ra les beaux bras ;
Avec un' rob' à falbalas.

LES HOMMES.

On dit qu' Jaquot déclamera ,
Ni plus ni moins qu'un opéra.

LES FEMMES.

On dit qu' Pierrette parlera ,
Si bien qu' nous rest'rons tous comm' ça , (*bis.*)

MICHON , *voyant Floricour.*

Ah ! vous voilà bien à propos, mon cher Directeur ; vous allez voir répéter vos artistes.

FLORICOUR.

Très-volontiers.

MICHON , *à Auguste et Adèle.*

Mes aimables locataires , si vous avez le sentiment du beau, le goût du bon, de l'art dramatique, vous allez le voir en miniature... (*à Mad. Michon.*) et toi, ma bonne femme, tu ne vas pas crier, te fâcher comme à ton ordinaire ?

Mad. MICHON , *riant.*

Non , non.

MICHON.

A la bonne heure, tu commences à entendre raison.

Mad. MICHON, *avec douceur.*

Oui , mon bonhomme !

MICHON.

Est-elle douce? est-elle gentille? je ne l'ai jamais vue comme ça ; tu consens donc à ce que M. le Directeur fasse l'engagement ?

Mad. MICHON.

Monsieur le Directeur pourra emmener ses acteurs , je ne m'y opposerai pas.

MICHON.

Eh ben ! ma femme est raisonnable, ça me semble tout drôle. (*Il va à la maison voisine.*) Madame Chopin , ils sont prêts... oui!... (*au public.*) Messieurs et Dames , ils vont

jouer le Dépit amoureux de M. Molière... Jean-Baptiste Poquelin de Molière, voici le théâtre, je vais figurer Gros René, je ne suis pas très-gros, mais c'est pour l'ensemble, un père peut servir de compère, ça se voit tous les jours. Allons, seigneur Valère.

FLORICOUR, *voyant entrer Jacquot.*

Comment, c'est là ?...

AUGUSTE.

Oui !..

FLORICOUR.

C'est superbe !...

SCÈNE XV.

Les Mêmes, JAQUOT, *en habit brodé, l'épée au côté, une perruque poudrée, chapeau sous le bras.*

JAQUOT, *à Michon, qui se pose en valet.*

« Veux-tu que je te dise, une atteinte secrète
» Ne laisse point mon ame en une bonne assiette.

MICHON, *bas à Jaquot.*

Ne laisse pas tomber ton assiette, et prends garde de casser les vers.

JAQUOT.

» Oui, quoiqu'à mon amour tu puisses répartir,
» Je crains d'être la dupe, à ne te point mentir,
» Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
» Ou du moins, qu'avec moi, toi-même on ne te trompe.

MICHON.

» Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
» Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
» Que c'est injustement blesser ma prudhomie,
» Et se connaître mal en physionomie.
» Les gens de mon minois ne sont point accusés
» D'être, graces à Dieu, ni fourbes, ni rusés.
» Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
» Et suis homme fort rond de toutes les manières, »

Je suis censé avoir du ventre.

JAQUOT.

» Pour moi, sur toute chose, un mépris me surprend,
» Et pour punir le sien par un autre aussi grand,
» Je veux mettre en mon cœur une nouvelle flâme.

MICHON.

» Et moi, je ne veux plus m'embarrasser de femme,
» A toutes je renonce, et crois, en bonne foi,
» Que vous feriez fort bien de faire comme moi.
» Car, voyez-vous, la femme est, comme on dit, mon maître,
» Un certain animal, difficile à connaître,

(*Madame Michon se lève et va à lui.*)

» Et de qui la nature est fort incline au mal,
» Et comme un animal est toujours animal,
» Et ne sera jamais qu'animal, quand sa vie
» Durerait cent mille ans : aussi, sans repartie,
» La femme. . .

(*Elle lui donne un soufflet.*)

Merci.
» Les femmes ne valent pas le diable, »
Voila ta réplique.

JAQUOT.

« C'est fort bien raisonner

MICHON.

« Assez bien, Dieu merci,
« Mais je la vois, Monsieur, qui passe par ici.

(*Il tient la brochure pour souffler.*)

SCENE XVI.

Les Mêmes, PIERRETTE, *en grande parure.* Un Garçon Pâtissier. (*Il arrive, se place devant tout le monde tenant une corbeille pleine de biscuits et de gâteaux.*)

PIERRETTE.

« Il vient à moi.

JAQUOT.

Non, non, ne croyez pas, Madame,
« Que je revienne encor vous parler de ma flâme ;

« Débarrassé d'un joug qui faisait tout mon bien,
« Il faudra me résoudre à n'aimer jamais rien.
(*Voyant le Patissier.*) Tiens, v'là un pâtissier.

MICHON.

Eh! bien, allez donc, Jaquot.

JAQUOT.

« Mais enfin il n'importe, et puisque votre haine,
« Chasse un cœur tant de fois que l'amour vous ramène,
« C'est la dernière ici. . .
Il a des échaudés dans son panier.

MICHON.

Qu'est-ce qui'l dit ?. . (*soufflant.*) C'est la dernière ici des importunités.

JAQUOT.

« C'est la dernière ici des importunités
« Que vous aurez jamais.

PIERRETTE.

Il a aussi des biscuits.

MICHON.

« Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés. » Allons donc, allons donc.

JAQUOT.

« Que vous aurez jamais de mes vœux rebutés.

PIERRETTE.

« Vous pouvez faire aux miens la grâce toute entière,
« Monsieur, et m'épargner encore cette dernière
(*regardant le pâtissier.*) Il est toujours là.

MICHON.

Que diable ont-ils donc ?

SCENE XVII.

Les Mêmes, le Petit COCO *en grande Livrée.*

MICHON, *montrant Coco.*

C'est colossal.

COCO.

« Monsienr, c'est une lettre
« Qu'entre vos mains on m'a dit de remettre.

MICHON.

Bien.

JAQUOT.

Tiens, Coco, vois-tu les gâteaux ?

COCO.

Oui, je les vois.

MICHON.

Allez donc, vous êtes détestables, vous n'avez jamais été si mauvais qu'aujourd'hui. Excusez, M. le Directeur, c'est qu'on leur fait des farces; (*apercevant le pâtissier*) Ah!.. faites donc jouer la comédie à des acteurs de cet âge-là, devant des spectateurs comme Monsieur. (*Au pâtissier*) qu'est-ce tu fais là ?

LE PATISSIER.

Moi, je veux voir comme les autres.

MICHON.

Passez votre chemin.

LE PATISSIER.

Je ne veux pas.

MICHON.

Allez vous en donc, vous interrompez le spectacle ; allez donc. (*Il le pousse et fait tomber son panier qui est plein de gâteaux, les enfans se jettent dessus.*)

LES TROIS ENFANS.

Ah ! les échaudés ! les échaudés !

CHŒUR.

AIR : *Ah ! quel bonheur, il retrouve sa fille chérie.*

Ils sont charmans,
La comédie,
Est finie,
Quels beaux talens,
S'ils n'étaient pas si gourmands !

AUGUSTE.

Voyez l'amoureuse en satin,
Une brioche dans la main.

FLORICOUR.

Voyez donc, Monsieur le marquis,
Se battre pour quelques biscuits.

CHOEUR.

Ils sont charmans, etc.,

MICHON, *se frappant le front.*

Quel malheur! quel malheur!.. Monsieur le Directeur, c'est la première fois que pareille chose arrive.. il faut que ce fatal pâtissier.. (*à ses enfans*) gourmands que vous êtes.. vous ne rougissez pas... mon cher Directeur, je suis au désespoir, mais ce n'est pas la faute de ces enfans; emmenez-les dans votre arrondissement, sans doute que dans la salle des spectacles il n'y a pas de marchands d'échaudés, alors ils ne feront pas de brioches.

FLORICOUR, *ironiquement.*

Si vous m'en croyez, laissons-les grandir encore un peu.

MICHON.

Non, vous avez tort, s'ils étaient grands ils ne vaudraient rien. (*Auguste va chercher ses effets chez Michon.*)

FLORICOUR.

Tenez, mon cher monsieur Michon.

AIR : *A l'âge heureux de 14 ans.*

En cherchant parmi les enfans,
Et des acteurs et des actrices,
Souvent hélas! des vrais talens
J'ai vu détruire les prémices.
Ah! n'abusons pas, sans raison,
Des fruits d'une ingrate culture,
Les cueillir avant la saison,
C'est faire un vol à la nature.

MICHON.

Mais, comment ferez-vous donc cette année?

FLORICOUR, *montrant Adèle et Auguste.*

Voilà Monsieur et Madame qui veulent bien venir avec moi, et jouer la comédie jusqu'au moment où vos enfans pourront leur succéder.

MICHON.

Mes locataires, ah! c'est bien mal de venir sur les brisées de ces enfans; voilà déjà les intrigues, les cabales, ah! ils ne sont pas au bout... vous en arracherez...

FLORICOUR.

Ah çà, monsieur Michon, vous allez me rendre les avances?

MICHON, *à sa femme.*

Voilà qu'il me redemande ses avances; as-tu fait le mémoire des comédiens?

Mad. MICHON, *le tirant de sa poche.*

Le voilà.

MICHON.

A combien cela se monte-t-il?

Mad. MICHON.

A cent francs.

MICHON.

C'est tout juste ce qu'il faut. (*A Floricour, lui présentant le mémoire.*) Voilà vos avances.

FLORICOUR, *jetant un coup-d'œil dessus.*

Comment, cent francs!

AUGUSTE, *à Floricour.*

Oui. Alors nous allons partir, vous vous chargerez donc de tout?

FLORICOUR.

Il le faut bien: avez-vous beaucoup d'effets?

AUGUSTE.

Mon dieu non... ces deux petits paquets.

MICHON.

Ils ne faisaient pas beaucoup d'embarras; dans tout cela je ne vois pas qu'il y ait beaucoup de mal.

VAUDEVILLE.

AUGUSTE.

AIR: *J'ons un curé patriote.*

Prenons donc la diligence,
Pleins d'espoir partons gaiement,
Peut-être un peu d'indulgence,
Formera notre talent;
Plus d'un acteur qu'on cita,
Ainsi que nous débuta.
On verra, (*bis.*)
C' que ça deviendra.

ADELE.

Une dame qu'on admire
Comme un femme de bien,
Se passe de cachemire,
Et le ménage va bien.
Mais un jour elle en voudra,
Le mari refusera.
On verra, (bis.)
C' que ça d'viendra.

Mad. MICHON.

Pour me prouver sa tendresse,
Je m' souviens que l' premier jour,
Michon me disait sans cesse,
Je suis constant en amour.
J'lui dis n' te vante pas comm' ça,
C'te constance, c't amour-là.
On verra, (bis.)
C' que ça d'viendra.

FLORICOUR.

Chez Thalie et Melpomène,
On voit des petits talens,
Et pour briller sur la scène,
On veut partout des enfans.
Nous avons Mars et Talma,
J'aime autant ces enfans-là.
On verra, (bis.)
C' que ça d'viendra.

PIERRETTE.

L' pâtissier dans sa corbeille
A remis tous ses gâteaux.

JAQUOT.

Ils sont rangés à merveille,
Ah ! ma sœur, ils sont bien beaux.

PIERRETTE.

Ah ! si maman et papa,
Veulent bien payer tout ça.

JAQUOT, PIERRETTE, COCO.

On verra, (bis.)
C' que ça d'viendra.

MICHON, *aux enfans.*

Laissez-donc là vos brioches,
Et saluez le Public.

(*Au Public.*)

Messieurs, j' vous présent' mes mioches,
J' sais bien que c'est là le hic.
C'est bien p'tit, qu'on me dira,
Mais un jour ça poussera,
On verra (*trois fois.*)
C' que ça d'viendra.

FIN.

